

— Oui, c'est moi, ma tante, répondit la jeune fille.

Et comme la vieille dame regardait avec étonnement le compagnon de sa nièce, Aline raconta vivement l'accident qui était arrivé, l'obligance et le tact avec lesquels le jeune homme avait agi dans la circonstance.

Ces explications données, la tante invita d'une voix cordiale Wilfrid Lacombe à entrer. Il s'excusa, disant qu'il était tard, mais qu'il reviendrait certainement lui rendre visite le dimanche suivant, si elle l'y autorisait.

* * *

Il revint le dimanche suivant et aussi les autres dimanches, et bientôt tous les mardis et jeudis, son service fini. Il avait vite appris l'histoire d'Aline, restée orpheline encore au berceau et recueillie par sa tante qui, veuve elle-même, eut beaucoup de mal à l'élever. En grandissant, Aline avait compris la lourde tâche et les sacrifices que sa tante s'était imposés pour elle, et elle lui fit connaître sa résolution de travailler, de gagner sa vie à son tour.

Un vieil ami de la famille lui procura un emploi de secrétaire dans les bureaux d'un grand quotidien de Montréal, et elle accomplissait gaiement et courageusement sa besogne, malgré les défaillances d'une santé délicate.

Mme Legendre, la tante d'Aline, s'aperçut vite que les deux jeunes gens s'aimaient, que Wilfrid, malgré l'instable et le précaire de sa situation, était un honnête garçon qui ferait un excellent mari et rendrait sa nièce heureuse. Comme elle avait hâte d'assurer le sort d'Aline, ce fut de grand cœur qu'elle encouragea le jeune homme à se déclarer, puis qu'elle l'accueillit dans la maison à titre de fiancé.

Mais, de l'avis commun, il fut décidé qu'on laisserait passer l'hiver avec tous ses aléas et que le mariage aurait lieu au printemps suivant.

La tante et la nièce vinrent occuper un petit appartement sur la rue St Denis, durant la mauvaise saison, car il n'était pas possible qu'Aline se rendît de la banlieue au centre de la ville chaque jour, et elle tenait à conserver son emploi. De plus, le médecin, appelé au commencement de novembre pour une bronchite qu'elle avait attrapée, avait prévenu que la malade garderait des bronches délicates, qu'il faudrait se méfier des refroidissements, des stations sous la pluie ou des piétinements dans la neige.

L'hiver s'écoula dans une intimité pleine de douceur pour les deux fiancés. La compagnie des tramways avait remercié Wilfrid ainsi que tous les nouveaux venus, dès la suspension de ses services d'été. Il vivait d'un emploi subalterne dans une banque de la rue St Jacques et de travaux d'écritures qu'il faisait chez lui en prenant sur son sommeil.

Souvent, son couvert était mis chez Mme Legendre, et il passait de délicieuses soirées aux côtés d'Aline. Ils faisaient des projets d'avenir, avec l'approbation souriante de la vieille dame. Quand onze heures sonnaient à la tour St Jacques, elle roulait son tricot, et disait, en ôtant ses lunettes : "Mes enfants, il est temps d'aller se coucher."

Wilfrid s'en allait, consolé par la pensée qu'il reviendrait et passerait d'autres soirées paisibles.

Ils étaient heureux. Le seul point noir à l'horizon était la santé d'Aline. Maintenant, elle avait cessé tout travail, sur les objurgations de sa tante ; on vivrait un peu plus modestement, voilà tout ; la servante, qui coûtait cher, fut congédiée. On sous-loua l'appartement et les deux femmes se mirent en pension, occupant chacune une chambre très simple, jusqu'au moment où elles se décideraient à retourner à Cartierville. Il était plus facile d'avoir les soins d'un bon médecin pour Aline à Montréal.

Le mal sourd qui la rongea et dont personne ne se rendait compte, à l'exception du docteur, fit des progrès effrayants. Elle toussait beaucoup maintenant ; la nuit, elle dormait mal, le front couvert de sueur ; le jour, des douleurs lancinantes lui brisaient le dos, la poitrine, et de subites faiblesses l'obligeaient à s'allonger sur la chaise-longue.

Elle retrouvait un peu de vie à l'arrivée de Wilfrid, et comme il la voyait seulement le soir, à la lumière, dans la surexcitation factice où la mettait le bonheur de sa présence, il s'illusionnait sur son état, s'imaginait seulement que ce mauvais rhume tint la pauvre petite prisonnière à la chambre.

La découverte soudaine de la vérité devait être terrible. Un soir, elle fut prise, en sa présence, d'une quinte de toux violente qui se termina par une hémoptysie. Elle cracha une cuvette de sang, et quand, la crise passée, elle retomba sur sa chaise-longue, où il la soutenait, il lut sur sa figure exsangue, dans ses yeux agrandis, qu'elle était condamnée.

Le docteur, que la tante affolée avait mandé en toute hâte, prodigua les banales consolations habituelles : Aline était jeune, on avait vu des cas plus graves ; avec le beau temps, les forces reviendraient... Mais le jeune homme n'avait plus d'espoir.

Cependant, l'hiver approchait de sa fin ; les dernières neiges fondues, la Montreal Street Railway Co. reprit l'exploitation de tout son réseau et Wilfrid, dont le nom figurait sur la liste des employés de l'été précédent, fut remis, à sa demande, sur la ligne de Cartierville.

La veille du jour où il recommença son service, il annonça la nouvelle à la petite malade, dont il tenait les mains amaigries entre les siennes, et ajouta qu'il ferait le même trajet que l'an passé.

— "Vous rappelez-vous, chérie, de l'endroit où vous attendiez le tramway, chaque matin ? Il y avait un vieil orme au coin du chemin et je lui en voulais beaucoup, à ce vieil orme, car, quelquefois, il vous cachait toute entière. Dépêchez-vous de guérir pour me faire la surprise un beau matin de vous trouver au même carefour, comme autrefois."

Elle sourit faiblement...

Le lendemain, il était à son poste. Il regardait le décor se dérouler sous ses yeux, les jeunes verdure sous le ciel bleu, les maisons familières de briques rouges noircies par le temps, les somptueuses demeures de calcaire gris, les balcons se parant du rideau de plantes grimpantes brodé de fleurs, les pentes boisées du Mont-Royal. Il songeait aussi à l'émotion de ses premières rencontres avec Aline, puis enfin aux aveux à la fois craintifs et hardis qui étaient sortis de ses lèvres comme une jeune couvée qui prend son vol hors du nid pour la première fois. Et depuis ce temps, le malheur avait passé, le rêve était presque enfui et la mort proche...

Il conduisait son tramway à une allure désordonnée, appuyant d'une main distraite au volant ; le conducteur, étonné de son attitude, était venu jusqu'à lui pour lui dire qu'il avait failli faire tomber une passagère à laquelle il n'avait pas donné le temps de descendre ; une autre fois, il n'avait pas vu le signal d'un autre qui attendait à l'intersection de deux rues.

Il reconnut que son camarade avait raison et se surveilla. Mais une fois en dehors de la ville, la voie devint plus déserte et il se replongea dans ses réflexions amères.

Tout à coup, comme il arrivait à un tournant, une petite masse blanche devant ses yeux, rebondit dans le filet protecteur et roula sous la machine. Il fit manoeuvrer les freins, mais il était trop tard. La petite victime avait été tuée sur le coup ; les voyageurs descendirent et regardèrent, horrifiés, le corps de l'enfant écrasé sous l'une des énormes roues pendant que le conducteur courait à la station de téléphone la plus voisine pour demander les outils nécessaires à dégager le cadavre.

Et Wilfrid Lacombe, incapable de soutenir plus longtemps la vue de ce spectacle, reprit, hébété, sans savoir ce qu'il faisait, le chemin de la ville. Ce n'étaient pas les suites possibles de l'accident qui lui faisaient prendre la fuite ; il savait comment les choses se passeraient : le coroner tiendrait une enquête et innocenterait le wattman ; il serait prouvé qu'il n'avait pu éviter la catastrophe ; la fillette s'était jetée sous les roues, dans le geste instinctif de rattraper son chapeau que le vent venait de lui enlever au tournant du chemin.

Mais toujours l'atroce vision le poursuivait... Si, en effet, la fatalité avait été peut-être la plus coupable dans l'accident du matin, il songeait qu'il avait failli à son devoir, déserté moralement son poste en montrant de la distraction là où il eût fallu une vigilance de tous les instants. S'il n'était pas responsable de la mort de l'enfant, combien d'autres eût-il pu causer !

Et que dirait Aline en apprenant l'accident, qu'il n'aurait pas la force de cacher ? que dirait Mme Legendre ? Ne le considéreraient-elles pas comme un assassin ?

Sa cervelle troublée était prête à toutes les exagérations...

Son bonheur était bien détruit, son avenir brisé ; le reste d'espoir que son cœur gardait et dont sa jeunesse avait besoin venait de s'enfuir.

Il erra par la ville sans frapper à la porte de sa fiancée. Puis il rentra, démoralisé, dans la chambre qu'il occupait dans une pension minable de la rue Lagauchetière, rassembla ses vêtements, compta sa réserve d'argent. Il avait juste assez pour prendre un billet de Montréal à New-York, et, sur-le-champ, il se dirigea vers la gare. Pourquoi New-York ? Il ne savait trop. Il voulait fuir et il allait d'instinct vers l'immense ville pour y noyer sa misère, y cacher son désespoir.

Que penserait Aline en ne le voyant pas revenir ? Peut-être sa fuite mettrait-elle un peu plus tôt fin à ses souffrances, voilà tout. Ne valait-il pas mieux être mort pour elle puisqu'il ne ferait qu'ajouter au fardeau de la maladie le fardeau de son désespoir.

Il ne pouvait lui être d'aucun secours, il valait mieux disparaître... Il se sentit misérable et lâche...

Peu lui importait ce qu'il allait devenir : ouvrier des mines ou crieur de journaux, débardeur ou même "tramp", il n'en avait souci.

Il passa une dernière fois près de la demeure où la malade agonisait doucement, à la flamme vacillante de la veilleuse, et il s'enfuit dans la nuit douce du printemps qui chantait le bonheur, l'amour et l'espérance à tous les balcons fleuris des fenêtres...

MARIE Le FRANC.

LE PROFESSEUR ALEXIS CONTANT

Comme frontispice de ce numéro, nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs le portrait de notre distingué musicien et compositeur, le professeur Alexis Contant.

Nos lecteurs se rappellent sans doute le succès remporté par M. Contant, l'an dernier, au mois de novembre, lors de l'interprétation de son oratorio "Caïn", oeuvre de grande envergure, la première du genre écrite au Canada. Cette année, le 25 octobre, nous aurons de nouveau l'occasion d'entendre "Caïn", au Monument National, ainsi que plusieurs autres compositions musicales du même auteur, parmi lesquelles "Le Canada", (poème d'Octave Crémazie), dont on dit beaucoup de bien ; cette nouvelle composition a été écrite depuis la dernière interprétation de "Caïn". De caractère polyphonique, cette oeuvre sera rendue par le même chœur et le même orchestre, qui interpréteront de nouveau "Caïn".

Monsieur Contant a l'intention de commencer, au mois de janvier prochain, la composition d'un opéra comique, mais avant d'aborder ce genre nouveau, en compositeur minutieux, il voudrait aller à Paris entendre de la grande musique et prendre des conseils. La recette du concert Contant, du 25 octobre, décidera des projets de ce concitoyen au talent justement prisé. Aussi fait-il un appel chaleureux à ses compatriotes. Espérons qu'ils entendront, comme il convient, les légitimes désirs d'un artiste canadien sincère et convaincu entre tous.

Terminons en faisant remarquer que M. Contant est né le 12 novembre 1853. Il est professeur au Mont St Louis, au Conservatoire National, et organiste à l'église St Jean-Baptiste depuis 26 ans.

L'Album Universel offre ses meilleurs voeux de succès au professeur Contant, car, toujours, il sera heureux d'enregistrer les triomphes artistiques de ce très distingué compatriote.

La chanson du jour

Nous reproduisons un couplet de la chanson de la "Séparation", qui obtient en ce moment du succès dans les rues de Paris :

Puisque l'on ne veut plus, en France,
Payer ces modestes curés
Qui vont apporter l'espérance
Aux cœurs les plus désabusés,
L'argent qu'il faudra,
On le trouvera...

Car, malgré les bourreaux de l'âme,
Nous ne laisserons pas tomber
Les grandes tours de Notre-Dame
Ni du village le clocher !